

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

EXCELSIOR

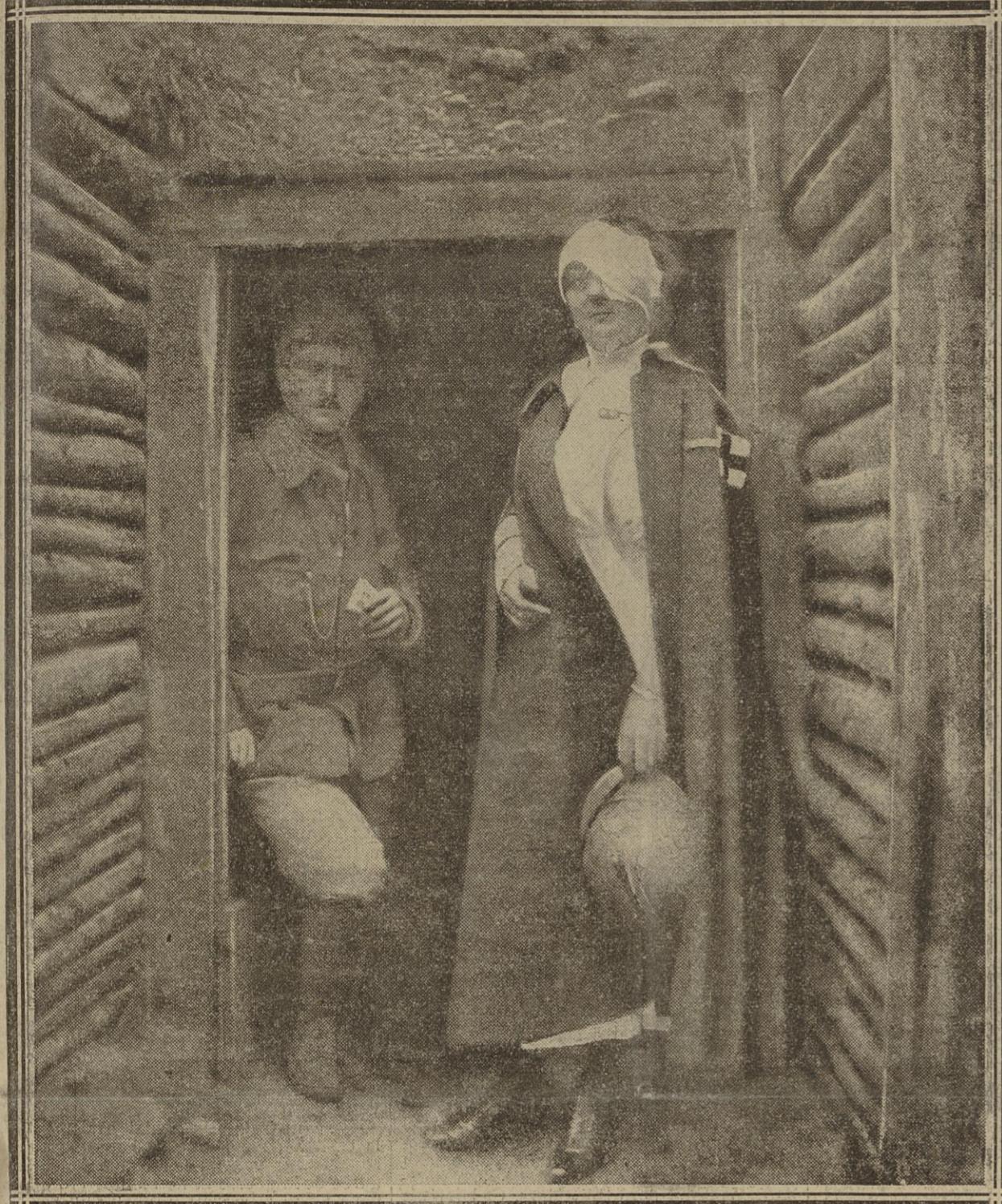
Huitième année. — N° 2.464. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Mardi
14
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. : Gent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

MADAME MAITRE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Mme MAITRE, APRÈS SA BLESSURE, A L'ENTRÉE DE LA SALLE D'OPÉRATIONS



Mme CHARLOTTE MAITRE RAMENANT UN SOLDAT BLESSE SUR CACOLET



A 15 MÈTRES DE L'ENNEMI, DANS UN POSTE AVANCÉ, EN ALSACE
Nous avons, hier, publié le portrait de Mme Charlotte Maitre, femme du député de Saône-et-Loire, et raconté comment cette courageuse infirmière s'est vu décerner successivement la croix de guerre avec deux citations, la médaille d'or des épidémies, l'insigne des blessés



APRÈS LE BOMBARDEMENT DE LA FORMATION SANITAIRE
et la Légion d'honneur. Voici quatre photos qui montrent cette vaillante Française sur le front d'Alsace, où elle fut blessée en juin dernier. On remarquera spécialement la quatrième, prise après le bombardement de sa formation sanitaire. — Voir l'article page 2.

L'AFFAIRE DE STOCKHOLM

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS



M. BARNES

M. R. MAC DONALD

M. COMPERE-MOREL

L'affaire Henderson a eu son épilogue, hier, à la Chambre des Communes. La séance a été une des plus dramatiques que la vie parlementaire anglaise ait connues depuis longtemps.

L'ex-ministre travailliste a été nettement désavoué par le chef du gouvernement, qui a même élevé contre lui une grave accusation de duplicité. En reprochant à M. Henderson de lui avoir dissimulé ses véritables intentions au sujet de la conférence de Stockholm, M. Lloyd George a porté un coup sensible à son ancien collaborateur qui, de son côté, a essayé de se disculper. La passe d'armes a été violente. Lorsqu'on se rappelle que M. Lloyd George lui-même avait appelé M. Henderson dans le cabinet de guerre, on voit combien est profond le fossé que la question de Stockholm creuse entre les hommes, sinon entre les partis.

La note générale de la journée avait été donnée d'ailleurs, dès le début, par M. Bonar Law, qui, avec une vigueur nouvelle, est venu affirmer que le gouvernement était inébranlable dans sa décision de refuser des passeports pour la conférence de l'Internationale. M. Balfour, un instant après, a réitéré l'expression de cette volonté.

Ainsi, la position du cabinet britannique est prise. Elle ne paraît laisser place à aucun compromis. Mais le vote du *Labour Party*, de son côté, subsiste. La contradiction est complète entre le gouvernement et les travaillistes. Ceux-ci reviendront-ils sur leur décision ?

De leur attitude dépend peut-être le sort de « l'union sacrée » dans ceux des autres pays alliés qui sont d'accord avec l'Angleterre pour le refus des passeports. En cela, le cas de M. Henderson dépasse les limites de la politique anglaise et il a pris la valeur d'un fait général. Aujourd'hui, la conférence de Stockholm importe moins par elle-même que par les répercussions qu'elle exerce sur la vie intérieure des belligérants.

Jacques BAINVILLE.

Le successeur d'Henderson

LONDRES, 13 août. — L'émotion suscitée par la démission de M. Henderson est loin d'être calmée et la presse continue à commenter le cas de l'ancien ministre travailliste.

Selon le *Daily Mail*, M. Barnes a été invité à prendre la succession de M. Henderson dans le cabinet de guerre, mais il n'a pas encore formellement accepté.

Il veut, auparavant, consulter le comité exécutif du parti travailliste. Il est vraisemblable qu'il ne sera fait aucune opposition à l'entrée de M. Barnes au cabinet et que le comité exécutif se réunira le plus tôt possible pour examiner la question.

On sait maintenant qu'une pression très vive a été exercée sur M. Henderson par certains membres du parti travailliste, avant qu'il se rende à la conférence de vendredi.

M. Ramsay Mac Donald insista particulièrement pour qu'il parlât comme secrétaire du comité exécutif du parti travailliste et non comme membre du cabinet, ni comme émissaire du gouvernement, et M. Henderson s'inclina.

Ceci explique le changement jugé par M. Lloyd George dans sa lettre.

Le président du conseil d'Australie se prononce contre Stockholm

LONDRES, 13 août. — Le ministère des Colonies a reçu la dépêche suivante de M. Hughes, président du conseil d'Australie :

« Je suis tout à fait d'avis que la présence des représentants de l'Angleterre à la conférence de Stockholm est des plus regrettables et aura pour résultat d'entraver les Alliés dans la poursuite de la guerre et l'élaboration des conditions de paix. »

Il est impossible de concilier la représentation à la conférence de Stockholm avec les buts de guerre donnés par M. Lloyd George.

Je considère cette conférence, à laquelle se trouveront réunis les pacifistes de tous les pays, y compris la Grande-Bretagne, et les agents secrets allemands se posant comme pacifistes et amis des ouvriers, comme un piège habile pour capter les représentants loyaux des organisations ouvrières anglaises et, par leur intermédiaire, le monde ouvrier organisé qui, maintenant, collabore à la poursuite de la guerre. »

M. Compère-Morel, socialiste français, se déclare nettement opposé à la Conférence de Stockholm

M. Compère-Morel, député socialiste du Gard, l'un des personnalités les plus marquantes parmi les socialistes qui restent opposés à la réunion de l'Internationale et qui ont manifesté leurs opinions en ce sens dans la déclaration qui précéda le dernier vote parlementaire, a fait hier les déclarations suivantes :

SITUATIONS Brochure envoyée par la PIGIER 53, rue de Rivoli, Paris

EXCELSIOR.

NOUS ALLONS REVOIR LE PROJET DU TUNNEL SOUS LA MANCHE

M. Sartiaux, qui fut l'un des auteurs du premier projet, nous donne son opinion.

Le tunnel sous la Manche serait la mort de l'Allemagne.

Maréchal de Moltke.

— Si les quarante députés socialistes faisant partie de l'ancienne fraction dite majoritaire ont senti la nécessité de rédiger une protestation contre l'attitude de la C. A. P. concernant Stockholm, c'est qu'ils ont voulu arrêter la déviation qui, depuis plusieurs mois, se produisait dans le parti. Depuis trois ans, la majorité a abdiqué à chaque congrès ou conseil national dans les mains de la minorité.

— Après avoir décidé qu'elle ne prendrait part à une conférence internationale que pour mettre la Sozialdemokratie en accusation ; après avoir affirmé qu'elle ne participerait à Stockholm qu'en ayant des garanties et en mettant à l'ordre du jour l'origine et la responsabilité de la guerre, les majoritaires en sont arrivés à aller à Stockholm, pieds et poings liés.

— De la une protestation qui a réuni les trois quarts de l'ancienne majorité et qui entend rester sur le terrain sur lequel le parti socialiste était entré dans la défense nationale le 4 août 1914. »

M. Compère-Morel se déclare toujours contre la participation ministérielle socialiste à la défense nationale, à moins que le nombre des socialistes ministres ne soit tel qu'ils soient la majorité au Conseil des ministres.

— Si je suis opposé à Stockholm, dit-il, c'est que j'ai l'impression d'une paix blanche, d'une paix soi-disant « sans vainqueur », d'une paix pour le retour au statu quo qui sera, sinon proposée au vote des délégués, du moins discutée, et alors la majorité des mandats pourrait lui être favorable.

— Comment veut-on que les socialistes des pays alliés qui comprennent que cette guerre est la guerre de la démocratie contre l'autocratie puissent accepter une résolution semblable de l'Internationale ? Si, pour le malheur de notre humanité, il fallait que les empereurs, mais imposent une telle monstruosité, que toutes les classes des pays alliés en prennent la responsabilité ! Mais qu'elles ne soient pas les travailleurs organisés politiquement et économiquement seuls qui aient l'air de l'accepter.

— Quant à moi, comme socialiste et comme Français, je ne la contresignerai jamais de mon vote, préférant plutôt donner ma démission de député que de ratifier partiellement le suicide de notre pays et le recul de la civilisation. »

SUR LES DEUX FRONTS

Les Allemands se montrent vivement affectés par la perte de la ligne de tranchées que nous leur avons enlevée le 11 août au sud d'Ailles. Ils viennent de prononcer une nouvelle attaque dans cette direction, sans autre résultat que des pertes importantes.

Cette obstination malheureuse s'explique par la valeur des positions qui nous donnent des vues directes sur le village d'Ailles, situé à une soixantaine de mètres en contre-bas, et dont l'ennemi utilisait jusqu'ici les abris pour tenir ses réserves prêtes en cas d'attaque. A l'est de Reims, en Champagne et sur la rive gauche de la Meuse, la lutte d'artillerie reste assez vive. Il semble cependant que des renforts d'artillerie assez considérables aient été amenés par l'ennemi en Flandre, où les dépêches allemandes et le communiqué britannique signalent une recrudescence du bombardement réciproque.

Que des attaques soient encore tentées par l'ennemi au nord de l'Aisne, en Champagne et même dans la région de Verdun, c'est fort probable. Mais, désormais, ce ne seront plus que des opérations de diversion. C'est en Flandre que les Allemands s'attendent à de nouveaux développements de l'offensive franco-britannique. C'est en Flandre qu'ils s'apprêtent à une résistance désespérée. De même, après le début de la bataille de la Somme, ils n'ont pas immédiatement abandonné Verdun. Mais leurs attaques, après un suprême effort, sont allées en décroissant pendant six semaines pour cesser complètement ensuite.

Sur le front oriental, l'effort de l'ennemi se concentre toujours en Moldavie, le confluent de la Susita et du Sereh, qui est aussi le point de jonction entre le groupe d'armées de l'archiduc Joseph et le groupe Mackensen. L'aile droite du premier de ces groupes (armée Gerok), comme l'aile gauche du second (9^e armée allemande), est constituée par des divisions allemandes : la 218^e, la 217^e, la 89^e, la 12^e bavaroise et la 216^e. Aujourd'hui, l'ennemi annonce la prise de Panciu, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Marasesti. C'est là une conséquence de la progression acquise hier au nord de la Susita. Mais les troupes russes et roumaines ne se sont repliées qu'après une vigoureuse résistance qui a fait subir de lourdes pertes à l'assaillant.

M. Compère-Morel, socialiste français, se déclare nettement opposé à la Conférence de Stockholm

M. Compère-Morel, député socialiste du Gard, l'un des personnalités les plus marquantes parmi les socialistes qui restent opposés à la réunion de l'Internationale et qui ont manifesté leurs opinions en ce sens dans la déclaration qui précéda le dernier vote parlementaire, a fait hier les déclarations suivantes :

SITUATIONS Brochure envoyée par la PIGIER 53, rue de Rivoli, Paris

Jean VILLARS.

Mardi 14 août 1917

UNE INFIRMIÈRE HÉROIQUE

UN RÉCIT DE M^{me} MAITRE LA NOUVELLE LÉGIONNAIRE



Mme MAITRE PHOTOGRAPHIÉE HIER A "EXCELSIOR"

Nous avons publié, hier, le texte de la citation qui accompagne la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur de Mme Maître, et nous avons voulu voir aussitôt cette vaillante Française.

Mme Maître nous accueille avec une amabilité heureuse où il y a peut-être de l'indulgence, celle d'une légionnaire qui accueille un simple civil.

— Que puis-je vous dire ? nous demande-t-elle. Au début de la guerre, j'ai voulu suivre mon mari sur le front. J'ai été emportée par cette vague d'enthousiasme que toute la France a connue. Je suis allée d'abord dans le Nord comme infirmière libre, après bien des démarches, et j'ai songé ensuite à me faire militariser. J'étais si persuadée que je pourrais rendre des services dans la mesure de mes moyens que j'ai beaucoup insisté. J'ai fait par convaincre les autorités qui doutaient que les forces d'une femme pussent être aussi grandes que sa bonne volonté. Le principal étant fait, j'ai obtenu ma première citation à la suite d'un bombardement qui dura trois jours. Ce baptême du feu me permit de demander une affectation dans la zone immédiate des opérations, et je fus envoyée en Alsace, sur le sol reconquis, où je suis trop heureuse d'avoir connu la rude existence du front.

— Vous avez dû recueillir bien des impressions violentes et nouvelles ?

— On s'y fait très vite lorsqu'on est requis par une besogne urgente que ne vous laisse aucun répit. J'ai vécu longtemps dans les abris souterrains, en pleine forêt, loin de tout centre normalement habité, à deux cents mètres d'altitude, en présence de l'ennemi, presque en tête-à-tête avec lui.

— Vos nerfs de femme n'étaient pas ébranlés par tous les bruits de la guerre ?

— Non, j'avoue que j'étais plus sensible à la tristesse des longs jours de pluie ou de brouillard qui transforme la terre en cloaque et vous isolent du monde. J'ai souffert aussi de l'humidité des *cagnas* où il est assez désagréable de se réveiller avec des vêtements qui vous enveloppent d'un suaire humide. Mais comme on a vite fait d'oublier cela lorsqu'un rayon de soleil vous visite ! Et puis, les nuits étaient parfois très courtes, parce qu'il fallait s'occuper des blessés et profiter de l'obscurité pour aller les chercher à dos d'homme ou sur des brancards. Mon empressement était grand lorsque je pouvais accompagner les brancardiers. Il me semblait que ceux qu'on transportait souffraient moins lorsque j'allais au-devant d'eux, au lieu de les attendre. Je n'oublierai jamais ces marches dans la nuit, à travers le dédale des boyaux aux parois visqueuses, dans des ténèbres complètes qui semblaient plus denses lorsque les fusées éclairantes ne nous guidaient plus.

— La formation sanitaire située en avant des batteries de 75 avait établi à 8 mètres sous terre, dans un abri-métro, notre salle d'opérations. Celles-ci se faisaient à la lueur incertaine d'une lampe, dans cet étroit couloir souterrain, et je voyais souvent arriver des grands blessés que j'avais rencontrés valides, pleins de hardiesse et de confiance.

— Ah ! combien sont restés sous les sapins noirs, combien ont été enterrés alors que grondait le canon voisin et que le mort en route escortait le convoi lugubre ?

— Ceutte formation sanitaire se trouvait en « crête » dans les lignes allemandes, ce qui explique les bombardements auxquels elle était soumise.

— L'ennemi nous prenait-il sous son feu en cherchant les batteries qui étaient derrière nous, ou voulait-il détruire ce poste chirurgical avancé ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, il a fallu replier la formation et ne laisser que quelques brancardiers avec le chirurgien. J'ai eu peur qu'on ne m'obligeât à quitter mon poste, mais ce que femme veut, elle le veut bien, et il fut admis que je resterais à mes risques et périls.

— Je sentais que ma présence fortifiait la confiance. Lorsque j'allais dans les premières lignes, je lisais dans les yeux une grande surprise amusée. Ils n'en revenaient pas, comme on dit, et peut-être avaient-ils, grâce à moi, l'illusion d'un danger moins pressant.

— Mais vous avez été plusieurs fois blessée ?

— Quelques éclats d'obus, et il s'en fallut, de peu, que l'un d'eux ne m'arrachât l'œil.

Mais, vous voyez, c'est à peine s'il me reste une cicatrice. Je dois ajouter que j'ai été atteinte dans les abris et jamais à la suite d'une imprudence. Je me suis toujours assez bien débrouillée quand il fallait bondir entre deux éclatements pour gagner un refuge et je savais reconnaître rapidement s'il s'agissait d'un tir en rafales ou d'un tir espacé. Mais n'avais-je pas autour de moi le bel exemple des soldats ?

Mme Maître sourit. Elle porte avec grâce le costume des chasseurs alpins, le breté héroïque, la vareuse bien tendue, sur laquelle la Légion d'honneur s'est ajoutée une croix de guerre.

— Comme elle se dispose à sortir, elle prend une cravache dans sa main gantée, tapote les plus réguliers des réguliers, l'élegant jupe courte qui s'arrête à la hauteur des bottines fumées.

— Je ne suis pas soldat seulement par le costume, nous dit-elle. J'ai contracté un engagement volontaire qui me lie, pour la durée de la guerre et ne me libérera que six mois après la cessation des hostilités. J'appartiens à l'autorité militaire et je relève même du conseil de guerre. Comme je suis attachée à un régiment alpin, j'ai adopté cette tenue, moins visible que celle des infirmières.

— On ne peut que vous féliciter de n'avoir rien perdu de vos qualités féminines après avoir mené si longtemps une vie héroïque, isolée au milieu des hommes.

— Ah ! ma vie ne mérite pas d'être admirée à côté de la leur. Comment la qualifier, celle-là ? C'est leur exemple qui m'a soutenue, qui m'a permis de mettre un peu de continuité dans mon effort.

— Allez-vous regagner votre poste avancé ?

— Non, je suis actuellement chargée d'une mission d'inspection et je formerai des équipes dans le genre de celle que j'ai créée au Val-de-Grâce, l'expérience ayant montré qu'on peut, en ce qui concerne le personnel infirmier, remplacer dans la plus large mesure les auxiliaires par les femmes.

ROGER VALBELLE.

Cochon, déguisé en femme, a été arrêté hier



LE SOLDAT COCHON

(Photo prise au début de la guerre)

Hier, dans la soirée, les agents de la police judiciaire ont arrêté Cochon, l'ancien président du Syndicat des locataires, recherché comme déserteur. Il se trouvait à Antibes, déguisé en femme et en compagnie de deux jeunes femmes qui ont été également arrêtées.

Cochon a été arrêté au Dépôt sous l'inculpation de désertion, et les deux femmes qui l'accompagnaient seront poursuivies pour recel de déserteur.

LE BOMBARDEMENT DE FRANCFOFT EST RACONTÉ ICI PAR SES AUTEURS

Notre confrère Jacques Mortane, du *Petit Parisien*, a pu obtenir des précisions sur le bombardement de Francfort. Elles lui ont été fournies par les héros du raid eux-mêmes.

Le 10 août au soir, le lieutenant Mézergues et le sous-lieutenant Jean Baumont décidèrent de prendre leur vol contre que coûte le lendemain. Et, dans la nuit noire, on pouvait voir, le 11 août, deux pilotes emmitouflés, veillant aux derniers détails, se préparent à s'envoler par un temps épouvantable.

Deux Français allaient s'élever pour un raid de 600 kilomètres, écrit Jacques Mortane. Laissons-les nous faire le récit de cette épopée aérienne :

« Nous sommes partis dans les ténèbres. Impossible de nous diriger autrement qu'à la boussole. L'un de nous avait beau connaître la route pour l'avoir déjà prise, l'autre qui entourait tout et dissimulait le sol à la vue empêchait de recourir aux souvenirs. La carte n'était d'aucun secours.

Nous ne pouvions nous apercevoir que de loin en loin, par instants fugitifs. Nous rendions compte cependant de la vitesse extraordinaire à laquelle nous voguions. Un vent de tempête nous emportait joyeusement vers la cible projetée.

« C'est exactement 1 h. 15 après notre départ que nous atterrîmes à Francfort : au lever du soleil, nos bombes s'éparpillent sur la ville. Sinistre réveil d'un triste jour ! Voyage sans histoire, en somme.

« Maintenant, c'est le retour : le vent, qui nous a aidés jusqu'alors, n'a pas viré comme nous à Francfort. Il, continue, lui, et nous retarde. Malgré nos puissants moteurs, nous faisons du surplace. Nous cherchons aux diverses altitudes le courant le moins défavorable. C'est à 4.000 mètres qu'il semble être atteint. Et nous volons au-dessus de la plus magnifique mer de nuages qu'on puisse imaginer.

« Longtemps, très longtemps, nous voyagions de conserve dans cette solitude. Nous continuons à nous confier uniquement à la boussole. Et, lorsque nous estimons être assez loin en France, grâce aux calculateurs qui étaient notre seule occupation la haut, nous traversons en même temps la couche de nuages, très épaisse d'ailleurs, et, miracle ! en en sortant, nous apercevons exactement Nancy sous nos ailes. Cette fin de raid est d'une précision qui surprend.

« Le retour avait duré 3 h. 40, soit 2 h. 25 de plus que l'allier : ces chiffres donnent une idée de la violence du vent.

« Nous n'avons plus qu'à atterrir, terminant ainsi un long voyage en Boche pendant lequel nous ne vîmes le sol qu'à Francfort. C'est dire que nul canon ne nous incommode. Quant à nous prendre en chasse, nous pensons que l'ennemi n'en eut pas l'intention, car réellement ce jour-là le temps ne semblait pas favorable à l'aviation.

« Pas favorable à l'aviation ! Ainsi s'expriment les héros de la merveilleuse randonnée de 600 kilomètres qu'on admire encore davantage en apprenant les conditions particulièrement contraires dans lesquelles elle fut accomplie.

M. Painlevé reçoit la mission canadienne

La mission militaire canadienne accueillie auprès du gouvernement français vient d'être reçue par le ministre de la Guerre, M. Painlevé.

Celui-ci, en souhaitant la bienvenue aux membres de cette mission, a exprimé son admiration pour l'œuvre considérable accomplie par le Canada dans l'intérêt de la cause commune.

Le général lord Brooke, chef de la mission, a répondu que son pays était heureux de participer à la lutte menée par

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

DEUX APPAREILS ONT ÉTÉ ABATTUS SUR L'ANGLETERRE

LONDRES, 13 août. — Voici les détails sur le raid des avions allemands sur l'Angleterre.

Le temps était splendide. A Southend, où les visiteurs étaient plus nombreux que de coutume, vers le soir, le ciel parut soudain à remplir d'aéroplanes venant de toutes parts. Six planèrent sur la ville pendant une dizaine de minutes, notamment sur le quartier pauvre où vingt-sept maisons furent touchées, dont dix-sept dans une seule rue.

La plupart des victimes furent atteintes par les éclats d'une bombe tombant au milieu d'un groupe de touristes se rendant à la gare.

L'explosion des torpilles aériennes fut terrible.

La plupart des fenêtres de la rue furent brisées par la secousse, mais aucun incendie ne se déclara.

Une bombe tua une jeune fille dans la rue, lui arrachant ses vêtements et réduisant son corps en bouillie.

Les aéroplanes britanniques poursuivirent rapidement les allemands et les renflèrent vers la mer.

A minuit, le chiffre des tués s'élevait à trente, dont vingt femmes.

L'Amirauté britannique annonce qu'un avion ennemi du type *Gotha* a été détruit au cours du voyage de retour en Belgique de l'escadrille allemande qui bombarde Southend.

En outre, un hydravion ennemi a été détruit presque au même moment au large de la côte des Flandres.

Un grand nombre d'avions britanniques ont attaqué d'autres aéroplanes ennemis en mer sans résultat décisif.

Le pilote qui a abattu le « gotha » rapporte qu'il a d'abord poursuivi un avion ennemi depuis 12.000 pieds environ au large de North Foreland, jusqu'à 15 miles de Zeebrugge, où il l'a perdu.

Retournant à l'embouchure de la Tamise, il remarqua le feu violent des batteries antiaériennes à proximité de Southend et vola dans cette direction en gagnant de la hauteur.

Il aperçut alors huit « gothas » poursuivis par quatre avions anglais se dirigeant vers le Nord-Est.

Les machines ennemis étaient à environ 200 pieds au-dessus de lui quand il les rejoignit. Il les poursuivit en s'élevant à 18.000 pieds et les attaqua sans résultat à 30 miles en mer.

Il aperçut alors huit « gothas » poursuivis par quatre avions anglais se dirigeant vers le Nord-Est.

Un des aviateurs ennemis était suspendu à la queue de sa machine. Il lui lança sa ceinture de sauvetage et tourna encore deux ou trois fois autour de lui avant de rentrer en Angleterre.

Dans son trajet de retour, il s'efforça de faire connaître aux destroyers anglais l'endroit où il avait laissé en me l'avion ennemi.

Un navire américain torpillé par un sous-marin

LONDRES, 13 août. — Un communiqué officiel annonce de Washington que le navire pétrolier *Compania*, de 3.695 tonnes, de la Standard Oil Company, a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand. Quarante-sept survivants ont été débarqués.

Le capitaine du *Compania* et quatre canonniers ont été emmenés prisonniers à bord du sous-marin.

Un nouveau parti va se constituer en Hongrie

BERNE, 13 août. — Le comte Karolyi a l'intention de prendre désormais position contre la politique extérieure et intérieure du gouvernement hongrois. Le parti Karolyi est déclaré, le cas échéant, à quitter le groupe des partis qui soutiennent le gouvernement.

D'autre part, on apprend de Budapest qu'un nouveau parti politique hongrois va se fonder.

Selon le *Pest Naplo*, ce parti, qui portera le nom de « parti national », se proposera de sauvegarder par tous les moyens, lors des négociations de paix, l'autonomie de l'armée et de la Banque hongroise. Le parti renoncera à l'autonomie douanière.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Entre Cerny et Craonne, l'artillerie ennemie s'est montrée très active, notamment dans le secteur sud d'Ailles.

Les Allemands ont vainement attaqué sur ce point les tranchées que nous avons conquises le 11 août. Repoussés avec de fortes pertes, ils n'ont obtenu aucun résultat.

A l'est de Reims, en Champagne, dans les régions du Casque et du Téton et sur la rive gauche de la Meuse, actions d'artillerie assez vives. Deux coups de main ennemis au bois des Caures et à Besonvau ont échoué sous nos feux.

Nuit calme sur le reste du front.

AVIATION. — Dans la journée d'hier, deux avions et un ballon captif allemands ont été abattus par nos pilotes. Trois autres appareils ennemis ont dû atterrir gravement endommagés.

23 HEURES. — La lutte d'artillerie s'est poursuivie très vive au cours de la journée entre Cerny et Craonne.

Les Allemands ont tenté de nouveau de nous rejeter des tranchées que nous avons conquises au sud d'Ailles. Toutes les attaques ont été repoussées et nos troupes ont réussi à progresser sensiblement à l'est de la position.

LA VILLE DE REIMS A REÇU DANS LA JOURNÉE 850 OBUS, DONT UN GRAND NOMBRE INCENDIAIRES. QUATRE CIVILS ONT ÉTÉ TUÉS, DEUX BLESSES.

Actions violentes d'artillerie en Champagne au mont Corneille, sur les deux rives de la Meuse et en forêt de Parroy.

Aucune action d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler.

PRIS A PARTIE PAR M. LLOYD GEORGE, M. HENDERSON PRÉSENTE SA DÉFENSE DEVANT LA CHAMBRE DES COMMUNES

LONDRES, 13 août. — A la Chambre des Communes, aujourd'hui, M. Balfour a déclaré que les passeports pour la conférence de Stockholm n'avaient pas été accordés aux membres des Trade-Unions irlandaises, et qu'aucun passeport ne serait délivré au cas où la demande en serait faite.

M. Bonar Law a fait ensuite les déclarations suivantes :

« Les conseillers de la Couronne ont avisé le gouvernement qu'il serait illégal de permettre à une personne quelconque, résidant dans les domaines de Sa Majesté, d'entrer en conférence avec des sujets ennemis sans une permission de la Couronne.

« Le gouvernement a décidé de refuser la permission d'assister à la conférence de Stockholm. (Applaudissements.)

« La même décision est prise par les gouvernements des Etats-Unis, de la France, de l'Italie, avec lesquels le gouvernement anglais est en communication à ce sujet. »

Dès que M. Bonar Law eut fait la déclaration qu'en vient de lire, M. Henderson monta à la tribune.

Dès les premiers mots, il se plaignit amèrement de la campagne de presse organisée, dit-il, contre lui par M. Lloyd George et ses anciens collègues du cabinet à la suite du vote de la conférence travailliste.

Il regrettait, en particulier, de n'avoir appris que par les journaux l'acceptation de sa démission.

Représant ensuite les faits par ordre chronologique, il déclara que loin qu'il eût arrêté son voyage à Paris sans prévenir ses collègues, la question avait fait l'objet d'une délibération du conseil de guerre vingt-quatre heures avant son départ et qu'il n'avait averti par dépêche M. Lloyd George, alors à Paris.

Cette affirmation provoqua l'intervention du premier ministre, qui déclara que la seule dépêche reçue par lui annonçait l'arrivée de M. Henderson avec quatre délégués russes et M. Mac Donald, mais ne faisait aucune allusion au conseil donné par l'expédition du Labour Party d'accepter l'invitation à la conférence de Stockholm.

M. Bonar Law, enfin, ajouta que lorsque le comité de guerre fut prévenu, tous les arrangements pour le départ étaient terminés et que le comité en exprima sa désapprobation.

Les explications de M. Henderson

« Il n'en reste pas moins, répliqua M. Henderson, qu'il y eut un conseil de guerre et que j'y mis mes collègues au courant de l'avis donné par moi la veille à l'exécutif du parti d'accepter l'invitation d'aller à Stockholm. L'opinion générale étant contre moi, j'offris de mettre fin aux difficultés en démissionnant.

« Le lendemain de mon retour de Paris, je mis M. Lloyd George au courant de la situation et il m'invita à participer à nouveau à la réunion du comité de guerre, mais avant de m'introduire sur me fit attendre une heure, ce dont je me plaignis hautement.

« Peu après eut lieu le débat à la Chambre et la majorité s'était montrée hostile à toute participation à la conférence de Stockholm, j'espérais que la question serait à nouveau discutée au conseil de guerre ; or, il n'en fut rien.

« Dans l'intervalle, l'avis des autorités judiciaires, formellement opposées à l'octroi de passeports, ayant été communiqué aux membres du conseil de guerre, déclara qu'il était dans l'intérêt de la Russie de l'envoyer des délégués à Stockholm. »

M. Lloyd George affirma à nouveau sa conviction que si les représentants ouvriers à la conférence avaient su que les gouvernements français, italien, américain et britannique étaient opposés à toute participation à Stockholm, ils avaient su que le gouvernement russe, bien que ne pouvant pas empêcher les délégués de se rendre en Suède, considéraient la chose comme une pure affaire de parti, ils se seraient prononcés différemment.

« M. Macdonald a pu déclarer que M. Kerenky tenait la conférence de Stockholm pour nécessaire, et seul M. Will Thorne l'a contredit, ajouta-t-il. »

secretaire du Labour Party, et je me suis efforcé de ne laisser aucun doute à ce sujet. »

« En ce qui concerne le télégramme signalant la modification survenue dans l'altitude de la Russie, je n'en ai pas fait état, attendu que cela n'était possible qu'avec une autorisation, et, de plus, je ne parlais pas comme membre du cabinet. Je me suis néanmoins attaché à donner l'impression générale de cette dépêche, en insistant sur ce fait que les décisions prises à Stockholm ne lieraient aucun gouvernement.

« Ce n'est qu'à sept heures du soir, vendredi, que j'eus connaissance de la dépêche de M. Kerenky. Je n'ai donc eu aucune intention de cacher quoi que ce soit à la conférence. Si je n'en dis pas plus long sur Stockholm, c'est parce que, j'estime préférable, dans l'intérêt public, d'attendre pour cela. »

M. Lloyd George, qui prit ensuite la parole, maintint entièrement tous les faits dans sa lettre rendue publique.

« Aucun d'eux, dit-il, n'a été démenti par le précédent orateur, sauf en ce qui a trait à son changement d'attitude concernant Stockholm, il prétend nous en avoir informé. Or, les souvenirs des huit membres du cabinet qui assisteront au conseil, et le résumé de la séance que j'ai revu est conforme à ces souvenirs, ne laissant aucun doute. Tous étaient persuadés qu'il déclinerait vendredi le voyage à Stockholm. »

« La meilleure preuve que telle était bien son intention est que M. Henderson m'écrivit vendredi que, finalement, il était arrivé à la conclusion qu'il devait s'en tenir au conseil donné à l'exécutif. »

« Pourquoi m'eût-il écrit cela s'il ne s'était pas précédemment rangé à notre avis ? »

« Pourquoi n'avoir pas prévenu auparavant ses collègues ? Il n'aurait pas pu aller comme membre du cabinet de guerre déclarer qu'il était dans l'intérêt de la Russie d'envoyer des délégués à Stockholm. »

M. Lloyd George affirma à nouveau sa conviction que si les représentants ouvriers à la conférence avaient su que les gouvernements russes et M. Mac Donald, mais ne faisait aucune allusion au conseil donné par l'expédition à Stockholm, ils avaient su que le gouvernement russe, bien que ne pouvant pas empêcher les délégués de se rendre en Suède, considéraient la chose comme une pure affaire de parti, ils se seraient prononcés différemment.

« M. Macdonald a pu déclarer que M. Kerenky tenait la conférence de Stockholm pour nécessaire, et seul M. Will Thorne l'a contredit, ajouta-t-il. »

Pas de fraternisation avec l'ennemi !

Après avoir insisté sur le fait que le précédent télégramme sur le changement de l'altitude russe fut bien communiqué à M. Henderson dès jeudi soir et exprime le regret qu'il n'eût pas été signalé aux délégués ouvriers, M. Lloyd George conclut :

« Rien ne pourrait être plus fatal que de tenir une conférence avec les représentants ennemis, au moment où la première mesure prise par le gouvernement russe pour rétablir la discipline consiste justement à empêcher la fraternisation avec l'ennemi sur le front. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés les quatre gouvernements alliés. »

« Tous estiment que si les termes de paix doivent être discutés, ce doit être par les représentants de toute la nation ; je suis de l'avis de l'ordre de la paix de la classe ouvrière, mais elle ne constitue pas toute la nation. Or, c'est la nation tout entière qui doit faire la paix. Nous ne ferions pas notre devoir envers nos alliés et particulièrement envers la Russie, si nous soutenions de tels projets en faveur d'une paix arrangée par un parti. »

De vifs applaudissements saluèrent cette déclaration.

L'Allemagne n'accordera de passeports à ses socialistes qu'à certaines conditions

Le *Pet*

BLOCO-NOTES

LES COURS

— *Le roi et la reine d'Angleterre* reçoivent en ce moment, au château de Windsor, S. A. R. le comte de Flandre, le vicomte Chaplin, l'archevêque de Worcester et le vice-amiral sir Rosslyn Wemyss.

— *S. M. le roi d'Italie* a conféré le grade de chevalier de l'ordre militaire de Savoie à S. A. R. le prince Albert d'Angleterre, lieutenant dans la marine royale britannique.

— *Sir Joe Jellicoe* a été nommé grand-croix du même ordre et *sir David Beatty* grand officier.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le capitaine *Tani*, attaché militaire à l'ambassade du Japon à Londres, est à Paris pour quelques jours.

— *M. Thierry*, attaché à l'ambassade de France en Angleterre, vient également d'y arriver.

INFORMATIONS

— Le prince de Brancovan, membre du parlement roumain, le duc et la duchesse de Lerma font un séjour à Paris.

CITATIONS

— L'enseigne de vaisseau de première classe *Gilbert de La Rochefoucauld* vient d'être nommé lieutenant de vaisseau et décoré de la croix de guerre, avec la citation suivante :

“ A fait preuve des plus hautes qualités militaires en gardant avec une rare énergie, contre des sous-marins ennemis, une longue croisière, au cours de laquelle il eut deux engagements au canon. Par son action, intelligemment conduite, apporta une protection particulièrement efficace à la navigation commerciale, sauva plusieurs navires, secourut des naufragés.

Ce vaillant officier est le fils du duc de La Rochefoucauld.

— Le caporal *Jacques de Ranglaure*, du 32^e d'infanterie, dont nous avons annoncé la mort glorieuse à l'âge de vingt ans, a été cité à l'ordre de l'armée comme “ modèle de bravoure et d'abnégation ”. Il était novice de l'ordre de Saint-Benoit, fils du directeur de la Société Générale de Poitiers et frère du lieutenant Henri de Ranglaure, fiancé à Mlle Marie-Thérèse Driant, fille du regretté colonel Driant.

NAISSANCES

— Mme Jean Tommy Martin a mis au monde une fille, *Marie-Rose*.

MARIAGES

— En la cathédrale de Rouen vient d'être bénie le mariage de M. Léon-Alexandre Hutton, ancien chef adjoint du sous-secrétariat d'Etat au ministère de la guerre, sous-préfet, lieutenant au régiment de marche des spahis marocains, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils du chef d'escadrons en retraite, officier de la Légion d'honneur, avec *Mme Denise Olivier*.

Les témoins du marié étaient : M. Albert Lebrun, député de Meurthe-et-Moselle, ancien ministre de la Guerre, et M. Jean Labregère, secrétaire général de la Seine-Inférieure ; ceux de la mariée : Mme veuve Devaux, sa tante, et M. Henri Olivier, son cousin.

— Le mariage du lieutenant *Léon Hemeleers du Mortier*, de l'armée belge, chef d'ordre de Léopold, décoré de la croix de guerre, fils de M. Hemeleers du Mortier, membre du parlement belge, avec *Mme Una Shentry*, fille de M. et Mme Shentry, vient d'être célébré en l'église Saint-Marguerite, à Londres.

DEUILS

— Les obsèques de M. Edmond Bordes viennent d'être célébrées en l'église Saint-François de Sales.

La levée du corps a été faite par l'abbé Pages, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par le baron Charles Petiet, beau-frère du défunt, M. Marcel Petiet, son neveu, M. Jules Jeannet, son oncle, et les autres membres de la famille.

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques Castex, fils du docteur André Castex et de Mme Castex, mort glorieusement à vingt-quatre ans. Le bâtiment qui le portait à Salonique a été torpillé et a sombré.

— *Du capitaine Dolphy Simonet*, adjudant-major au 23^e d'infanterie coloniale, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé glorieusement pour la France à Craonne ;

— *Du lieutenant A. Remesoy*, du 5^e régiment russe, mort à l'hôpital du lycée Michelet à Vannes. Professeur à l'académie théologique de Moscou, il s'était engagé comme volontaire et avait été promu officier ;

— *Du commandant Giuseppe Rosset*, consul général d'Italie ;

— *Du M. Jules Hudelist*, ancien sous-directeur du Ménestrel, qui vient de mourir à Vauresson ;

— *Du Mlle Germaine de La Motte*, fille du lieutenant J. de La Motte, du 10^e cuirassiers, petite-fille de M. de La Motte, ministre plénipotentiaire à la retraite, décédée à l'âge de quatre ans, à Noirats (Dauphiné).

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-17. Bureau 9 à 5 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures. Prix spécial consentis à nos abonnés.

LAIT CONDENSÉ LACTÉE NESTLÉ
En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes

FARINE
LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous trouvons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous force à prier nos confrères et nos correspondants de garder ce que des articles qu'ils nous adressent.

SUR le front anglais, les Allemands ont perdu la maîtrise de l'air. C'est un fait aussi sûr que l'existence du soleil. Et même plus sûr : cet astre est si souvent voilé en ce moment !

Le 5 août dernier, après les épouvantables tempêtes des jours précédents, il y eut une éclaircie de quelques heures. Les conditions de visibilité redevinrent à peu près normales. Alors, sur un front très restreint du champ de bataille, un observateur que je connais, et qui fumait philosophiquement une cigarette, assis sur le rebord d'un trou d'obus, compris en quelques minutes *vingt et un avions anglais* qui venaient de s'élancer dans le ciel, vide peu d'instants auparavant.

Il formaient des équipes — on pourrait dire des « compagnies », comme pour certains oiseaux — et se dirigeaient en triangles réguliers, tels des canards sauvages, vers les lignes boches. Des îles canards sauvages, vers les lignes boches. Il est impossible de rendre l'impression d'ordre et de force que donnait ce spectacle. Il y manquait qu'une chose pour le rendre plus dramatique encore : une tentative de l'ennemi pour réagir contre cette invasion audacieuse des appareils qui venaient scruter le secret de ses lignes.

L'observateur finit par se dire : « Et les avions boches ? Il n'en viendra donc pas ? C'est vraiment trop facile ! On n'en voit pas un seul ! »

Tout à coup il entendit un bref et strident coup de sifflet : un avion allemand, un avion de chasse, venait d'être signalé. Mais la défensive était, du côté anglais, aussi bien réglée que l'offensive. De toutes parts, au coup de sifflet, des batteries s'étaient mises à tirer contre l'avion ennemi. Celui-ci ne fut pas atteint. Mais il était trop menacé : bientôt il fut démonté, laissant le champ libre à ses adversaires.

Il est des cas cependant où les avions allemands essaient de lutter. Leurs moteurs sont bons. Mais c'est le cerveau de l'appareil, l'aviateur, qui, alors, ne semble pas pouvoir « étailler ». Il y a quelques jours, un aviateur anglais fut attaqué par un appareil plus puissant, mieux armé que le sien. Et il avait le soleil dans les yeux, il se trouva pratiquement aveuglé, ce qui n'améliora pas sa situation. A plusieurs reprises, il n'échappa à la destruction qu'en faisant cabrer son appareil. Pour comble de malheur, par deux fois sa mitrailleuse s'enraya. Alors, se fiant à son adresse, il prit la fuite aussi près de terre que possible, rasant les arbres et les haies comme une hirondelle au cœur de l'orage. Et, en même temps, il répara sa mitrailleuse.

L'avion ennemi le poursuivit. Mais, dans cette véritable « course de haies », il épousa les munitions de sa mitrailleuse. L'Anglais, qui venait de remettre la sienne en état, l'attaqua à son tour : le chasseur devint chassé. Et le chassé, qui avait perdu la tête, vint s'écraser contre un arbre.

Du côté anglais, ce ne sont pas seulement les appareils qui sont plus nombreux, ce sont les hommes qui sont meilleurs.

Pierre MILLE.

Alors, attendons !...

Quelques Parisiens, ayant été chercher leur feuille de déclaration, l'ayant remplie, puis l'ayant rapportée, ont pensé qu'ils pouvaient se rendre chez le charbonnier leur voisin. Non point pour lui demander du charbon (ils ne sont pas si niafs), mais pour le prier de les inscrire sur son livre noir.

Ainsi, pensaient-ils, le charbonnier prendra ma commande, quitte à ne la livrer que plus tard, lorsque nous aurons, nous, notre carte, et lui, du combustible. Nous croyons de l'ordre. Nous sommes prévoyants.

Grâce à nous, on ne verra point de longues files devant la boutique charbonnière, quand les frimas seront venus.

Mais, impassible derrière son comptoir, le charbonnier n'a voulu rien entendre. Et il n'inscrira rien tant que nous n'aurons pas la carte. Il attend que nous l'ayons tous et que, tous à la fois, nous nous précipitions dans sa boutique trop petite, que nous exigeons tous notre charbon pour le même jour et qu'ayant fait queue pendant des heures des femmes tombent de fatigue et d'énergie.

Alors le fournisseur se prendra la tête à deux mains et dira que nous le rendons fou.

Mais, en ce moment, il se croise les bras. Il dit qu'il n'a pas d'instructions. Ce qui, d'ailleurs, doit être vrai.

Amour, amour...

Tout près d'atteindre la soixantaine, M. Pierre Graffard pensa qu'il n'était point trop tard pour épouser une riche veuve de Bois-Colombes. Mais il constatait avec ennui que les belles sont favorables aux militaires. Et il n'était pas militaire. Il était seulement employé, retraité du P.-L.-M.

Un beau matin, il se décida à acheter un uniforme. Mais il fut modeste et réservé. Il ne s'habilla point en aviateur. Il se baigna au costume de sapeur-pompier. Il est vrai qu'il y fit couder quatre galons et y accrocha une quantité notable de décorations.

Ainsi vêtu, il sortait, le 15 juin dernier, de sa maisonnette de Levallois, lorsqu'un agent lui mit la main au collet. Il voulut soutenir qu'il était capitaine honoraire des pompiers de Bois-Colombes et s'était cru le droit de se promouvoir commandant, après cinq ans. L'agent n'écouterait rien et le mena en prison.

Hier il a comparu devant la 10^e chambre correctionnelle. Les juges, sachant que « un pompier, ça fait presque un guerrier », et soucieux de défendre le prestige des sapeurs-pompiers, se sont montrés sévères. En vain un médecin aliéniste vint leur déclarer qu'il avait constaté l'affaiblissement psychique de l'inculpé. Celui-ci, pour porter illégal d'uniforme, a été condamné à quinze jours de prison.

Mais attendez la suite !

Que se passe-t-il, d'habitude, lorsqu'un laitier est condamné à 500 francs d'amende pour avoir provoqué la hausse du lait ? Ce laitier rentre dans sa laiterie, l'oreille basse ; le lendemain, il sert ses clients d'un air dé-

contrition, et ce sont les clients qui ébauchent un sourire de triomphe, en posant sur la caisse le prix du litre de lait, un prix moins juste, raisonnable.

Or, les deux laitiers de Bar-sur-Aube ont été condamnés à 500 francs d'amende ; mais, au lieu de se repentir, ils ont déclaré avec assurance, en plein tribunal : « Les clients payeront pour nous ! » Et, avec la plus insouciance tranquille, ils se sont mis à vendre leur lait... quelques sous plus cher.

La situation des bûcheurs de lait de Bar-sur-Aube devient intenable. Les malheureux n'ont même plus la ressource de porter plainte, car nos deux laitiers augmenteraient encore le prix du lait pour couvrir les frais d'une nouvelle amende... Et, ainsi, cela pourrait aller très loin, très loin, jusqu'à la fin de la guerre et jusqu'à la fin du monde.

Marines

Miss Margaret Hunt et miss Ruth McCay, dont voici la photographie, n'ont pas revêtu le costume des marins par plaisir de déguisement. Miss Margaret Hunt et miss Ruth

ou bien : « Venez me retrouver chez Poincaré ». Tout le monde sait ce que cela veut dire.

Tout le monde, à cinquante mètres à la ronde, naturellement.

Bravo !

Nous ne voulons priver nos lecteurs d'aucune ligne de l'avis qu'ils auront « incessamment », nous dit-on, du plaisir de lire sur chaque tablette de chocolat :

AVIS

La chambre syndicale des chocolatiers de France, en présence d'abus signalés dans les prix de vente du chocolat, et d'accord avec les ministres du Commerce et du Travail, a décidé que pour la période des fêtes, le prix maximum de vente au consommateur serait indiqué par chaque fabricant d'une façon très apparente à l'extérieur de chaque tablette et ne pourrait, dans les conditions actuelles de la fabrication, être supérieur à :

1 fr. 25 la tablette de 250 grammes,

0 fr. 65 la tablette de 125 grammes.

Esperons que bientôt — oh ! pas incessamment ! mais bientôt — nous verrons des étiquettes analogues sur d'autres tablettes ou d'autres boîtes, sur toutes les tablettes et toutes les boîtes...

Les gardiens du Mont

Les gardiens de l'abbaye du mont Saint-Michel sont attaqués par le touriste.

Le touriste, par la voix du « Touring Club de France », reproche aux gardiens :

1^{er} De ne point laisser s'écarter d'un pas de la « caravane » qui s'est formée à l'entrée de l'abbaye.

2^o De ne pas lui permettre de s'attarder à contempler la Merveille.

3^o De le forcer à trotter, à courir, jusqu'à la dernière porte, où retentit la phrase sacrément : « Messieurs, mesdames, n'oubliez pas le gardien ! »

Le touriste trouve tout naturel que les gardiens de l'abbaye du mont Saint-Michel révèlent à leur pourboire, car ces braves gens n'ont qu'un traitement annuel de... 75 francs, tandis que le pourboire des visiteurs représente annuellement une pécule blanche multipliée par 150.000...

Le touriste s'en prend donc à l'Etat, qui ne paye pas suffisamment les gardiens de l'abbaye.

Mais comme l'Etat fait, à l'heure actuelle, peu de dépenses dans le domaine des arts, voici ce que propose le touriste, toujours par la voix du « Touring Club de France » :

Pourquoi ne pas confier la garde de l'abbaye du mont Saint-Michel à des mutilés de la guerre ?

Ayant déjà pour vivre leur pension, ces anciens soldats se contenteraient d'un petit traitement fixe et dédaigneraient le pourboire.

Et puis, confier la garde de l'abbaye du mont Saint-Michel à ceux qui ont perdu un bras ou une jambe dans leur lutte contre le Dragon, ne serait-ce pas en somme très logique ?

LE PONT DES ARTS

Le Bulletin des armées publiera bientôt un poème populaire et dialogué, où M. Henri Ghéon a expliqué, dans un langage familier, un langage de poète, les raisons de notre résistance et de notre volonté de vaincre. Il serait bon que ce petit poème patriotique fût universellement répandu.

M. Guillaume Apollinaire publiera prochainement, au *Mercurio*, un nouveau choix de ses poèmes audacieux, savants et subtils... Le volume s'appellera *Calligrammes*. Nous le signalons aux bibliophiles ; les premières éditions de Guillaume Apollinaire, c'est un placement de père de famille...

LE VEILLEUR.

LA CONTRE-PARTIE

par T. H. Townsend



Le Kaiser. — Glorieuses journées pour notre front oriental, maréchal.

Hindenburg. — Plus haut, sire. Je n'entends rien avec le bruit d'enfer que font les canons du front d'Occident. (Punch)

Mardi 14 août 1917

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES LIVRES

L'ENIGME DE GIVREUSE, roman, par J.-H. Rosny, de l'Académie de Goncourt.

ma qualité d'interprète, m'enquérir de ce qu'il voulait. Il voulait — et avec quelle hauteur ! — excuser le capitaine commandant le port, appelé à la Corogne par la santé de sa belle-mère qui était chancelante ; il voulait aussi savoir le nom du bâtiment, sa qualité, son tonnage et les motifs de son escale. Je lui expliquai que nous étions en avarie de machine qui serait réparée dans quelques heures et que nous n'avions besoin de rien.

Il y avait un sous-marin allemand ici, hier soir, fit derrière nous la voix tranchante du lord Hurricane.

Le brigadier, avec un sourire altier, faisait signe qu'il ne comprenait pas. Je répétais la phrase du lord en espagnol.

— Un sous-marin ? Je n'en ai jamais vu, déclara le sous-officier avec morgue.

— Ni les marins allemands qui ont débarqué à terre, hier soir, dans les canots de l'*Anadyomène* ?

Personne n'a débarqué hier soir.

Et le brigadier, ayant salué à la cantonade, reprit le chemin de sa barque.

Nous demeurions tous perplexes, partagés entre l'idée que le brigadier se moquait de nous et celle que l'incurie et la nonchalance des autorités de Viverals dépassaient ce que l'on pouvait raisonnablement imaginer. Sarah nous avions rejoints et, penchée sur le plat-bord, elle regardait l'appareillage de la barque espagnole. Bouyssol, à un pas d'elle, se penchait aussi. Tout à coup, il fit « Oh ! » et saisit la main de Sarah, comme il aurait saisi n'importe quoi, et, désignant du doigt un homme dans la barque, dit :

— Le commandant du sous-marin !

Nous le reconnûmes tous malgré son habit de pêcheur espagnol. Il leva la tête.

— Bonjour, commandant ! cria par-dessus le bord lord Hurricane. Je vois que vous n'avez pas encore porté plainte au signor brigadier pour votre accident d'hier soir. Maintenant il écouterait, je pense, volontiers votre histoire...

La barque s'éloignait en faisant force de rames. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que Bouyssol s'aperçut qu'il tenait toujours la main de Sarah. Il la lâcha si brusquement avec un « Oh ! pardon ! » si effrayé, qu'elle se fâcha.

— Je vous fais donc horreur ? cria-t-elle, rageuse.

Je vis que Bouyssol pâlissait un peu et que ses lèvres tremblaient. Lord Hurricane regardait sa fille sévèrement.

Sarah, dit-il, dois-je vous rappeler que M. Bouyssol est notre hôte et que vous me désobligez en lui montrant plus souvent de l'humeur que de la bonne grâce ? Si vous lui accordiez le quart de l'attention que vous consacrez à notre excellente Vieille Doublure, cela serait beaucoup mieux, je vous assure !

Et il s'éloigna dignement, froissé, en faisant sonner sur le pont les talons un peu trop hauts de ses escarpins et nous laissant tous trois embarrassés.

A. LARISSON.

THEATRES

La première de ce soir. — On donnera ce soir, au théâtre Antoine, la première de *M. Bourdin, profiteur*, comédie satirique de MM. Yves Mirande et Georges Montignac.

La danse à l'Opéra. — M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient d'approuver le nouveau règlement de la danse qui lui a été présenté par M. Jacques Rouché.

Il est institué une section spéciale de mimes et de danse rythmique et plastique, pour cette section, comme pour l'autre section de danse classique, les sujets sont reçus de préférence dans les classes du théâtre ; mais on pourra également admettre, après examen par un jury spécial, des artistes ne faisant pas partie du personnel de la maison.

Ce soir : Th-Français, relâche ; demain, 7 h. 45, *le Baiser, l'hypnose en Autade*. Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 30, *Manon*. Odéon, 8 h. 15, *Mon ami Tedy*. Variétés (Gut, 99-92), 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly). Châtellet, 8 h. 15, *Dick, roi des chiens policiers*. Gymnase, 8 h. 15, *les Deux Vestales*. Vandeville, 8 h. 30, *la Revue*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*. Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin, profiteur*. Renaissance, 8 h. 30, *le Paradis*. Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *le Chemineau*. Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit ou le Dérivatif*. Femina, 8 h. 45, *Hello, Boys !*. Brand-Guignol, 8 h. 30, *la Petite Maud*. Scala, 8 h. 20, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS
Ambassadeurs, 8 h. 30, *la Grande Revue*. Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

Le carnet de pain

Mme Prêtreux, accompagnée d'une délégation de la *Ligue des Boulangeries*, a été reçue, hier, au ministère du Ravitaillement. Elle venait à soumettre une combinaison destinée à remplacer le carnet de pain familial qui, pratiquement, lui paraît inapplicable, du fait que tous les membres d'une famille ne se nourrissent qu'irrégulièrement à la même table. Le projet de Mme Prêtreux consiste à substituer au carnet de famille un carnet individuel, composé de feuillets avec 50 vignettes détachables, dont chacune représenterait un « sou ». Le feuillet ne serait valable que pour dix jours et ne pourrait être reporté sur la dizaine suivante.

Ce système ingénieux offre au consommateur l'avantage d'acheter son pain où bon lui semble.

SOIGNEZ votre INTESTIN !

Pour calmer vos douleurs et au moindre symptôme de Diarrhée, Dysenterie, Entérite, Gastralgie prenez quelques

PASTILLES PARÉGORIA

à base du célèbre Elixir Parégorique prescrit par les sommets médicales

CHAQUE FAMILLE, CHAQUE SOLDAT sur le front devra posséder une boîte de ce merveilleux remède

Gros : DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas, AGEN

Détail : Pharmacie Ch. ROULLIES, 44, rue Montesquieu, Agen

La boîte, 0,80 cent. francs par poste

Se trouve dans toutes les Pharmacies

Dépôt à Paris : Pharmacie PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée

LA CENTIÈME PROMOTION DE SAINT-CYR

La centième promotion de Saint-Cyr vient de sortir. Elle permet aux élèves de cette grande école d'héroïsme de partir à leur tour pour le front, avec le grade d'aspirant.

Leur entrée dans la carrière — où nombre de leurs amis sont restés trop peu de temps hélas ! — a été saluée par un vibrant message du général comte des Garets, président de la Saint-Cyrienne, association amicale des anciens élèves.

La nouvelle promotion s'appellera *Promotion des Drapeaux et de l'Amitié américaine*.

TOUJOURS, cette statistique laudative a été bonne. Ce dossier fournit, aux indifférents et aux tièdes, maintes raisons d'admirer M. Paul Fort. Le cheveu, c'est que ces amples raisons sont fort divergentes. Celui-ci déclare qu'il est vertueusement moderne, et celui-là, deux lignes plus bas, le compare à Virgile, à La Fontaine, à Shakespeare...

Nous craignons le vertige des comparaisons. Nous n'irons pas chercher nos mesures si loin ni si haut. Nous dirons : Paul Fort est vraiment poète. C'est un labial. C'est aussi un traditionnel. Les petits illettrés bruyants qui essaient d'en faire un révolutionnaire sont totalement dépourvus, je ne dis pas de tradition, mais d'instinct littéraire.

Dans le bon Paul Fort — car il en est un exécrable, celui des ballades soi-disant historiques, véritables narrations scolaires — dans le bon Paul Fort, vous retrouverez, comme dans les fabliaux grivois et sarcasmatiques, un tour vif, la ligne agreste, le sentiment pittoresque et extérieur, l'odeur spirituelle des treilles et des celliers, le ronron des tournebroches, le cliquetis des lardoires, le bourdon des cloches des abeilles et des clarines... Et, enfin, cette stoïcisme, ce bon sens mélancolique qui gouaille, godailler et chagrine le cœur.

LA FEMME DES LA FRANCE DE DEMAIN par Henry Spont

Titre inexact... C'est un véritable *Traité de l'Education des Filles* que refait, après Fénelon, M. H. Spont. En poids, format, désordre lyrique, son livre passe le mince linceul et précieux opuscule de l'archéologue de Cambrai. Mais, c'est incontestablement au prélat que revient la palme de la hardiesse.

Des deux éducateurs, le plus pratique, le plus moderne, le plus vivant, c'est encore le mort. Elevons virillement nos filles, propose M. H. Spont. Convions-les comme leurs frères, à l'austère banquet scientifique... Ne les oubliions plus au logis, avec une institutrice qui sait, au juste, les quatre règles, ou avec une mère qui les a oubliées...

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES, 1897-1917, par Paul Fort.

« Tout ce qui n'est pas prose est vers, et tout ce qui n'est pas vers est prose... » Cette sublime jeannetterie est du maître de langues de M. Jourdain. Au temps du *Bourgeois gentilhomme* elle paraissait fort piquante... Elle le paraît moins aujourd'hui que nous connaissons mieux le miraculeux trésor de nos antiquités natio-nales ; que nous rendons, tardivement, justice aux ronsardisants nécologiques, aux didactiques de la pléiade qui sièrent sang et eau à scandrer des hexamètres et des pentamètres français ; qui réverent de l'échelle, emmêlés à plaisir, de capricieuses affabulations ? Dans nos âges positifs, la fée, le magicien, le loup-garou, ce sont l'électricien, le mathématicien, l'ingénieur... Le miracle, c'est toujours ce qui est obscur. Et qu'il ait-il de plus obscur que la science ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *la Vague Rouge* et de *la Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communiqués ?

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de

POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE
PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

Gros Tube... 1fr. 25
France... 1fr. 45
Tube moyen... 0fr. 65
France... 0fr. 75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

D'APRÈS LES ALLEMANDS GUYNEMER AURAIT ÉTÉ DESCENDU À VERDUN

Die Franzosen im Kampf.

De Franschen in het gevecht.
The French in Battle.
Les Français au combat.

Der von einem deutschen Flieger
bei Verdun zum Absturz gebrachte französische
Kampfflieger Guynemer.
De Fransche vlieger Guynemer, die door eenen Duitschen vlieger
bij Verdun neergeschoten werd.
Guynemer, a French flier, brought down near Verdun by a
German aeronaut.
L'aviateur militaire français Guynemer qui a été descendu par
un aviateur allemand près de Verdun.



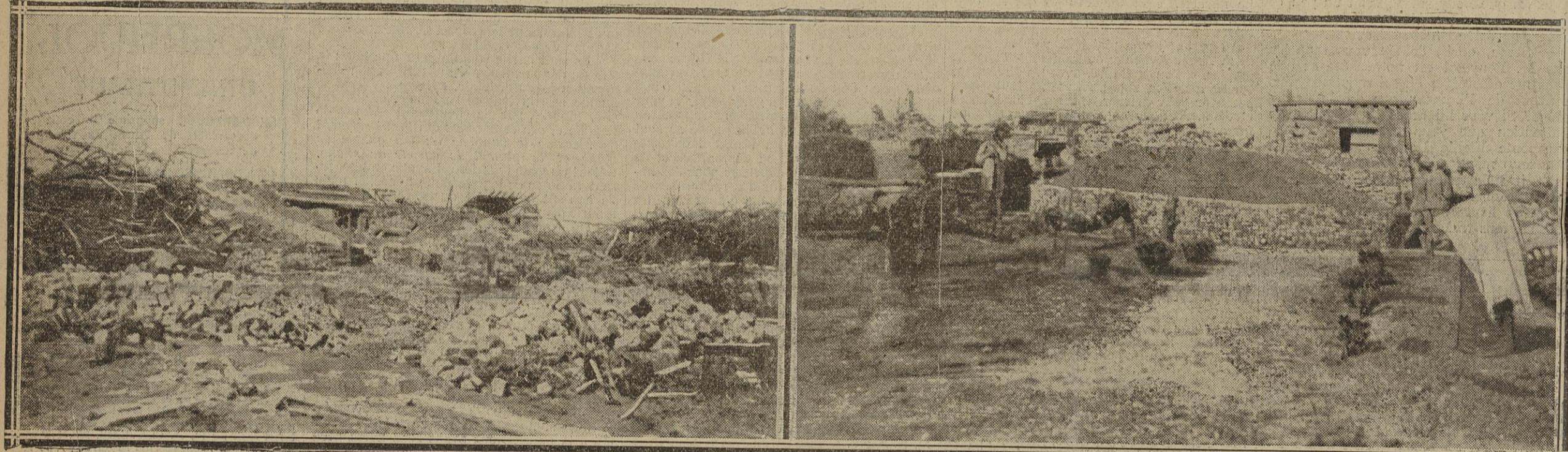
Los franceses luchando.
Os Francezes no combate.
Francuzi w walce.
Французы въ бою.
إيصالاً لـ جندي فرنسي

El aviador francés Guynemer, que fue obligado a aterrizar por
un aviador alemán, cerca de Verdun.
O aviador francês Guynemer cujo avião de combate foi
abatido por um aviador alemão.
Zrucony przez niemieckiego lomika pod Verdun, francuski
lotnik wojskowy Guynemer.
Французский воинственный лётчик Гюнемер сел внизу при
своём германском винтовочным пилотом под Верденом.

REPRODUCTION D'UNE GRAVURE DU JOURNAL ALLEMAND "WELT IM BILD" DU 12 AVRIL 1916, ANNONÇANT LA FIN DE L'"AS DES AS" FRANÇAIS
Le capitaine Charles Guynemer a abattu officiellement cinquante avions. Les journaux allemands affirment que le baron von Richthofen en a descendu cinquante-six. Il est à présumer que parmi les aviateurs alliés vaincus par cet « as » allemand quelques-uns se

portent encore assez bien. Voici, en effet, un numéro du journal illustré « Welt im Bild » « le Monde Illustré », datant du 12 avril 1916, qui annonce la victoire d'un aviateur allemand sur Guynemer. Les « tableaux » des « as » allemands ont besoin d'être révisés.

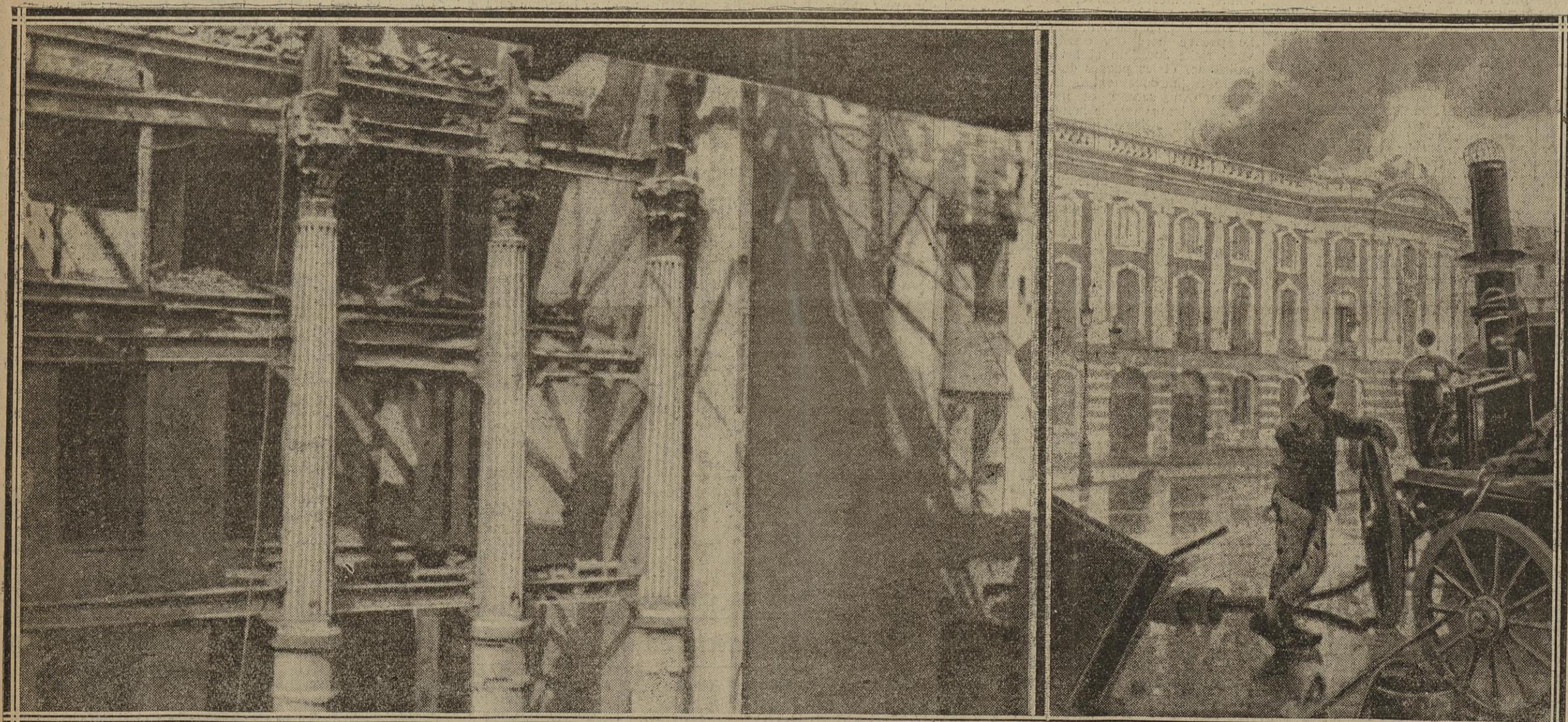
DES VILLAGES PROVISOIRES RENAISSENT PARMI LES RUINES



LE VILLAGE DE JUSSY AU MOMENT DE LA RETRAITE ALLEMANDE
En attendant que la paix permette de réédifier les foyers détruits, nos soldats, dans la plupart des localités libérées, ont commencé de déblayer provisoirement les ruines et de sauver ce qui pouvait l'être. Tout au moins ont-ils construit des abris et des maisons

LE MÊME DÉBLAYÉ QUELQUES JOURS PLUS TARD PAR NOS SOLDATS
avec les pierres écroulées. Voici un exemple typique de l'œuvre déjà réalisée. Notre première photo, prise lors de l'occupation de Jussy, montre l'aspect du village dévasté par l'ennemi. Quelques jours plus tard les rues sont propres et des abris sont reconstruits.

L'INCENDIE DU THÉÂTRE DU CAPITOLE A TOULOUSE



L'INTÉRIEUR DU THÉÂTRE APRÈS LE SINISTRE. A DROITE SE TROUVAIT LA SCÈNE
Les causes du terrible incendie qui a détruit le théâtre du Capitole à Toulouse sont restées inconnues. Le feu dut éclater dans les combles de l'édifice vers deux heures de l'après-midi, le 10 août. Malgré la promptitude des secours, le sinistre prit rapidement

LA FAÇADE RESTÉE A PEU PRÈS INTACTE
une grande extension et la magnifique salle de spectacle, orgueil des Toulousains, devint la proie des flammes. Grâce à un vent favorable on put préserver l'Hôtel de Ville contigu au théâtre. Voici l'intérieur du théâtre et sa façade, qui n'a presque pas souffert.